Le bonheur

L'existence ou la joie de vivre ?

Laure Jabrane

Philopsis : Revue numérique
https://philopsis.fr

Les articles publiés sur Philopsis sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle doit faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès des éditeurs et des auteurs. Vous pouvez citer librement cet article en en mentionnant l'auteur et la provenance.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

Quand il s'agit de penser une notion, des références s'imposent d'emblée à notre esprit. Ainsi ce vers d'Horace, ***carpe diem, quam minimum credula postero*** que Leconte de Lisle traduit par ***cueille le jour, et ne crois pas au lendemain.*** Comprise à tort comme une exhortation à l'hédonisme, ce vers est plutôt une invitation à vivre l'instant dans la quiétude et à surmonter l'inquiétude relativement à ce qui ne dépend pas de nous, et notamment la mort.

Une question simple doit cependant être adressée à cette tentative de vivre pleinement l'instant : est-ce parce que nous nous détournons du temps présent que nous sommes malheureux ? N'est-ce pas plutôt parce que nous sommes fondamentalement malheureux que nous nous détournons du présent, qui est pourtant le seul temps qui nous appartienne, pour nous tourner vers un avenir imaginaire ?

C'est cette seconde hypothèse que Pascal va démontrer dans la Pensée 172 de l'éd. Brunschwig, texte de ce fait incontournable pour penser la notion de bonheur.

La question du bonheur pourra dès lors être posée avec les termes mêmes de Pascal : Est-il possible de tenir au temps présent ? Se divertir de notre misère est-ce le seul bonheur possible pour un être humain ? Et ce bonheur est-il aussi illusoire que le prétend Pascal ? Ce qui peut

encore se formuler de la façon suivante : ma condition d'être vivant dois-je la penser en termes d'existence ou puis-je parler de joie de vivre ?

I.

La Pensée 172 se présente autant comme une phénoménologie de la misère humaine, celle de l'homme impuissant à cueillir l'instant présent, que comme un raisonnement implacable que nous pouvons schématiser comme suit

Nous ne nous tenons jamais au temps présent, nous errons dans des temps qui ne sont pas les nôtres.

Cette errance est imprudente et elle est vaine

Car le présent d'ordinaire nous blesse

(Donc) **Le présent n'est jamais notre fin… seul l'avenir est notre fin**

La dernière phrase du texte : « *ainsi nous ne vivons jamais, mais nous espérons de vivre ; et, nous disposant toujours à être heureux, il est inévitable que nous ne le soyons jamais »,* nous invite à passer de la conscience de notre condition d'être temporel ou/et désirant à celle du divertissement, c'est-à-dire celle d'un être qui se divertit de sa misère faute de pouvoir être heureux. Elle dit donc le divertissement analysé dans d'autres fragments des *Pensées*, son caractère inévitable ainsi que son échec.

a. De la vanité de l'homme qui erre dans le temps

Nous ne nous tenons jamais au temps présent, nous errons dans des temps qui ne sont pas les nôtres

Il y a là une affirmation paradoxale, puisque le présent est le seul temps où il soit possible de se tenir. En effet, nous ne pouvons pas retourner dans le passé qui n'est plus ni nous transporter dans l'avenir qui n'est pas encore. Le présent est donc à la fois ce à quoi il est impossible de se soustraire et pourtant ce où nous ne nous trouvons jamais tout entier, en tout cas. On pressent déjà les attitudes à propos desquelles Pascal interpelle chacun de ses lecteurs.

Eh oh, où es-tu ? nous demande-t-on parfois, tu es là ?

Non, excuse-moi, j'étais ailleurs ; je pensais à autre chose. Un « autre chose » en rapport avec la veille où a surgi le visage d'un être aimé, le bonheur d'une parole aimable ou au contraire la tristesse venant d'un propos désagréable et injurieuse ; un « autre chose » en rapport avec ce soir où je pourrai être tranquille ; un « autre chose » en rapport avec demain où je crains de retrouver ce qui me contrarie.

Pascal oblige chacun de nous à revenir vers soi, pour dévoiler ce qui se dissimule au-delà de la présence physique de l'être naturel et vivant.

A la lettre *se tenir à* quelque chose désigne une attitude intérieure, celle de qui choisit par exemple de se tenir à une parole donnée ou une situation au lieu de s'en détourner pour envisager d'autres liens. Se tenir à quelque chose, c'est donc rester fidèle à quelque chose, le prendre en considération. Ne pas se tenir au présent veut donc dire s'en détourner voire le mépriser, car se tenir à quelque chose, c'est aussi s'en satisfaire.

Cet examen dévoile que nos pensées dépassent toujours l'instant présent : si dans le présent je range mes affaires dans mon cartable, c'est pour ne pas arriver en retard demain au Lycée et disposer de tout ce qui me sera indispensable pour travailler. Et si je travaille, c'est pour réussir un examen qui me permettra d'entrer dans une grande école et si je veux entrer dans une grande école, c'est pour obtenir un travail intéressant et bien rémunéré …. Comme le dira Pascal dans la suite du fragment, nous soutenons le présent par l'avenir.

Pour comprendre le sens de l'affirmation initiale de la Pensée 172, il faut mettre en évidence que le temps auquel fait référence Pascal lorsqu'il parle du présent, de l'avenir et du

Laure Jabrane © *Philopsis* – Tous droits réservés

passé, ne désigne pas le temps objectif de la physique, mais un temps subjectif, inhérent à la conscience. Pascal ne parle pas de futur mais d'avenir. Un physicien peut prévoir le futur en déterminant à l'avance la trajectoire des planètes alors que l'avenir est ce qui est à venir, il est ***ce que nous anticipons comme pour hâter son cours, comme pour le faire venir plus vite vers nous.***

L'avenir n'est donc rien d'autre que mon impatience, mon attente, mon espoir ; il est, ce que je vise et place dans mon horizon, tels les projets plus ou moins précis où mon désir est engagé. L'avenir se comprend donc moins par un contenu qui le déterminerait que par mon désir d'être heureux, désir qui me jette toujours au-delà du moment où je vis. L'avenir est fait de ma propension à espérer autre chose que ce qui est, l'avenir n'est donc pas quelque chose qui est hors de moi, c'est plutôt ce qui fait que je suis hors de moi.

En affirmant que nous ne tenons jamais au temps présent, Pascal retrouve les analyses de Saint Augustin sur le temps, puisque cet avenir que je projette ou ce passé qui n'est plus et que je rappelle, nécessairement en vain, ne correspondent à rien d'autre qu'à des mouvements de ma conscience. Cependant il introduit des considérations étrangères à Saint Augustin qui borne son analyse à la question de savoir ce qu'est le temps : entre le souvenir du passé et l'attente de l'avenir, Pascal ne laisse aucune place pour l'attention au présent, à l'ici et au maintenant. En invitant chacun de nous à examiner ses pensées, il nous invite à prendre conscience de la suprématie des pensées qui se détournent du présent pour se tourner vers le passé *« trop prompt » à s'évanouir* ou un avenir trop lent à survenir. En cela, il anticipe les analyses qui conduiront les phénoménologues à voir en l'homme non un être mais une existence, c'est-à-dire un être qui a *à être* et d'abord un être inachevé au sens de la finitude humaine. L'homme ne **vit** pas, (comme un animal cloué au seuil de l'instant dit Nietzsche au début des considérations inactuelles), il n'est pas tout entier présent à l'instant présent, disponible pour lui. Il est au contraire tourné vers autre chose que ce qui est, un temps « trop lent à venir » ou « trop prompt » à s'évanouir, en un mot **il existe, et exister, c'est se tenir -ex- hors** (de soi). Ce mouvement de la pensée vers ce qui n'est plus ou n'est encore apparaît comme mettant à jour la temporalité humaine, les structures ontologiques ou *a priori* de notre rapport au monde. Ce temps « trop lent à venir » ou « trop prompt à disparaître » est un temps travesti par l'espérance ou le regret, autrement dit un temps où mon désir s'engage. Or qui mieux que le désir peut nous dire que nous sommes toujours ailleurs que là où nous sommes ? Le désir n'est-il pas ce mouvement vers ce dont je manque comme le remarque Diotime dans le *Banquet* ? N'est-il pas cet investissement de mon être dans un objet qui n'est pas là ici et maintenant et qui pour cette raison même me hante et m'obsède comme le montrent les analyses du *Phèdre* ?

Quel que soit l'angle à partir duquel j'examine mes pensées, je trouverai donc toujours lié à ce mouvement qui me jette hors de moi une insatisfaction foncière. Une misère au sens de malheur et non seulement une impuissance. Et en effet, Pascal va qualifier cette attente et cette nostalgie non seulement d'imprudentes mais aussi de vaines.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

Laure Jabrane © *Philopsis* – Tous droits réservés